

Eve MELAN

Avila

Des Lumières dans la nuit 2



Avant-Propos

Nous connaissons peu de choses sur la manière de vivre des Celtes. Ils n'écrivaient pas, donc, le peu que nous savons provient de leurs ennemis Grecs ou Romains. Et, logiquement, ils pouvaient manquer d'objectivité... Par contre, grâce aux fouilles effectuées ces dernières années, nous arrivons à mieux les cerner. Nous constatons notamment la richesse de leur artisanat : ferronnerie, ébénisterie, bijoux, tissage,...

Les Celto-Ligures représentent le métissage qui s'est effectué entre les Celtes et une population autochtone dite « Ligure », issue des populations néolithiques. Les Celtes arrivèrent en Provence par vagues successives de peu d'importance numérique depuis le 8^e siècle avant JC. Apparemment, il n'y eut pas « invasion » dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui ; pas de grandes batailles mais un mouvement lent de tribus qui s'intégrèrent assez facilement à la population ligure, lui donnant souvent ses chefs.

Il ne faut pas ignorer non plus l'influence de la civilisation grecque de Marseille (depuis 600 avant JC) et de ses colonies, grâce au commerce mais aussi aux techniques agricoles qu'ils apportèrent : culture de l'olivier, de la vigne... Elle se retrouve aussi dans les vestiges de statues, nombreuses dans les cités celto-ligures, que l'on découvre très rarement ailleurs dans le monde celtique.

A partir de 200 avant JC, des problèmes constants vont opposer les Phocéens et la fédération des Salyens. Ils aboutiront à la conquête de la Narbonnaise par les Romains, alliés des Grecs, en 121 avant JC.

Avila est une jeune Celto-ligure, elle vit dans l'importante cité commerçante de La Courtine, vers 200 avant JC, non loin de ce qui deviendra Toulon. Elle a oublié qu'elle descend d'une famille de chamans aux pouvoirs immenses. Elle va le découvrir au fil d'une initiation et d'épreuves personnelles qui la feront grandir spirituellement et moralement. Nous pénétrons avec elle au cœur d'une société mal-connue, celle des Celtes de Provence, bien différents de leurs cousins du nord. Nous vivons cette époque de confrontation avec les Grecs, si fiers de leur civilisation, au point de prendre les autres peuples pour des sous-hommes mais aussi avec les premiers Hébreux dans la région et le monothéisme. Avila pourra sans doute nous apprendre à réfléchir sur notre passé pour mieux comprendre notre présent et notre avenir.

Les données historiques m'ont été apportées par Henri Ribot qui a conduit les fouilles des ruines de La Courtine. Grand Merci pour sa gentillesse !



1. La Courtine

Avila et son bébé se blottissaient désespérément derrière le métier à tisser, elle aurait voulu pouvoir se fondre dans le mur de torchis. Elle caressait doucement des lèvres la tête de l'enfant en priant de tout son cœur pour qu'il ne se mette pas à pleurer ...

Des supplications, des hurlements de douleur lui parvenaient de l'extérieur, il lui semblait reconnaître des voix amies ... Des impacts sur les murs lui rappelaient que les guerriers armés de frondes¹ projetaient leurs billes de plomb sur les défenseurs.

Elle entendit un bruit de combat encore plus proche. La jeune femme perçut les chocs des épées les unes contre les autres comme autant de blessures à son propre corps : elle devinait que Lugis, son mari, était en train de lutter pour leur protection.

Puis, un grand coup dans la porte ... , un silence relatif ... Le vantaïl s'ouvrit brutalement. Deux soudards se précipitèrent dans la pièce. Sur le coffre à vêtements, ils aperçurent la petite jarre remplie de pièces d'argent, disposée ici dans le but d'attirer tout de suite leur attention. Le cœur d'Avila battait à tout rompre, lui résonnait dans les oreilles comme si sa tête était prête à éclater. Allaient-ils se contenter de cette aubaine ou fouiller partout et les découvrir médiocrement cachés par une étoffe à moitié tissée ? Qu'allait-il advenir d'elle et de son petit ? Devrait-elle subir le viol, l'esclavage, ou la mort ? Son bébé, lui, serait certainement tué, il était trop petit pour intéresser les marchands d'humains. Comme s'il comprenait la gravité du danger, l'enfant se taisait, il serrait ses lèvres en une "bèbe" expressive mais silencieuse. Et Lugis, qu'était-il devenu ?

¹ Les Grecs employaient des mercenaires celtes dont l'arme de prédilection était la **fronde à billes de plomb**. On a trouvé de nombreux impacts dans les ruines de La Courtine.

A son grand soulagement, les soldats se congratulèrent d'avoir trouvé un si beau trésor. Ils raflèrent les quelques vêtements aux couleurs vives qui se trouvaient dans le coffre et, tout heureux, ressortirent vers d'autres maisons à dévaliser, sans deviner leur présence.

La jeune femme se dressa, les jambes tremblantes. Elle ouvrit la porte qui s'était refermée ... et se trouva nez à nez avec Lugis, la poitrine transpercée par une épée qui le clouait au vantail. Avila poussa une long cri de désespoir ...

- Ce n'est rien ma douce, réveille-toi. C'est encore un de tes affreux cauchemars.

Elle se blottit dans les bras de Lugis, bien vivant. D'un coup d'œil, elle vérifia qu'Anou, leur fils, reposait tranquillement dans son berceau suspendu à une poutre près de leur couche.

- Là, calme-toi. Tout va bien.

- Oh ! Lugis ! C'était encore le sac de la ville. Tu étais tué par des soldats, c'était horrible ! Mais pourquoi fais-je si souvent ce genre de rêve, depuis quelque temps ?

- Tu es fatiguée. Et les tensions qui règnent entre les Grecs. et certaines de nos tribus t'inquiètent. Il n'y a rien d'étrange.

- Mais ces songes semblent si réels. Et c'est toujours la même histoire qui revient ... Tu sais que ma grand-mère maternelle a la réputation d'être un chaman très puissant. Je ne l'ai jamais vue car mes parents se sont fâchés avec elle avant ma naissance mais je sais qu'elle est toujours en vie ; bien des habitants de La Courtine^[A]² ont recours à ses médecines. Elle interprète les rêves, paraît-il ; je pourrais peut-être aller la voir ?

- Si cela peut te rassurer. Mais je me méfie toujours de ces gens qui se veulent plus puissants que le reste des mortels. Ils racontent souvent des âneries en se faisant payer très cher ou se complaisent à faire peur aux autres pour se rendre intéressants. Pourtant, j'ai entendu

² Les lettres correspondent à des notes historiques, en fin de texte.

parlé en bien de la réputation de ta grand-mère, mais moi non plus je ne la connais pas. Pourquoi ne vient-elle jamais à La Courtine ?

- Elle habite plus près de l'oppidum d'Évenos que du nôtre. Mais surtout, je suppose qu'elle ne voulait pas rencontrer mes parents. De plus, ils l'avaient calomniée disant qu'elle portait malheur et certaines personnes les croyaient. Aussi, même après leur mort, elle ne devait pas avoir envie de risquer de se faire chasser de la ville. Elle a, dit-on, un très grand pouvoir. Même Ésus, notre chef, la craint. Tu ne crois pas à ce genre de dons ?

- Oui. Un de mes aïeux était un magicien très respecté dans le pays des Arvernes et réputé pour ses grands pouvoirs de guérisseur et de devin. Mais, c'est lui-même qui m'a appris à me méfier des charlatans, des soi-disant sorciers de tous ordres. Pourquoi tes parents ne voulaient-ils pas que tu la voies ? C'est même la première fois que tu me parles d'elle.

- Je ne sais pas exactement. Je pense que c'était mon père qui ne l'aimait pas. Mais, j'ai l'impression que c'était aussi un peu à cause de moi ; ce n'est pas très clair, je n'ai jamais su la vérité à ce sujet. Mes parents ne parlaient pas d'elle devant moi. Aussi l'ai-je presque oubliée.

- Et tu n'as jamais cherché à en savoir plus? Ça m'étonne de toi !

- En réalité, j'étais très intriguée. J'ai interrogé souvent ma mère qui n'a rien voulu me répondre. J'ai eu quelque fois; envie d'aller la voir, elle n'habite pas très loin, dans les gorges du Destel, mais je n'ai jamais osé désobéir à mon père ; tu sais que j'ai toujours eu peur de lui. Même après sa mort, j'avais encore parfois l'angoisse de ses colères, je me réveillais en sursaut comme s'il allait apparaître et m'invectiver. Le fait qu'on n'ait jamais retrouvé son corps, puisqu'il s'est noyé, y est peut-être pour quelque chose ... Toujours est-il que, même après le décès de mes parents, je n'ai pas cherché à prendre contact avec elle. Puis, je crois que j'ai fini par ne plus y penser, nous nous sommes mariés, j'ai attendu Anou, j'ai eu d'autres centres d'intérêt ... Mais depuis ces cauchemars, son souvenir me revient.

- Bon, si tu le désires je t'accompagnerai, les environs ne sont pas sûrs en ce moment.

- Je te remercie.

- Essaie de te reposer encore un peu. Le ciel est toujours noir.

La jeune femme l'embrassa tendrement et s'endormit, sécurisée entre ses bras.

La famille se levait tôt pour profiter de la fraîcheur agréable des matinées d'été. Cette année la chaleur était précoce, depuis plusieurs jours, la canicule écrasait les meilleures volontés de ses rayons ardents.

Après la bouillie de pois chiches traditionnelle, parfumée à l'huile d'olives, Lugis et Avila laissèrent Anou à la garde de Pita, leur vieille servante. Ils allèrent se promener dans l'oliveraie que le jeune homme avait plantée, six ans plus tôt. Les arbres devraient donner leur première belle récolte cette année, aussi surveillait-il les fruits d'un œil inquiet : la mouche n'allait-elle pas attaquer la pulpe tendre³ ?

Son oncle, Smertorix, lui avait offert ce morceau de terrain, il le faisait entretenir par deux paysans de ses clients⁴. Il comptait vendre l'huile aux Grecs de Tauroentum [B] qui se chargeraient de la commercialiser. Avila avait emporté la cendre de son foyer afin de la répandre au pied des oliviers, cela empêchait les insectes de s'approcher du tronc et enrichissait le sol.

Ils contemplaient les arbres qui faisaient la richesse de la cité. Le jeune homme avait appris à les cultiver comme bien d'autres propriétaires, attirés par les possibilités de gains proposées par les Phocéens. Mais il s'était pris d'une vraie passion pour la plante merveilleuse et son huile aux mille vertus.

Il était arrivé tout jeune à La Courtine où, Smertorix, le frère de sa mère, possédait de grandes propriétés couvertes d'oliviers. Sa famille maternelle, originaire du nord de la Gaule, s'était installée à La Courtine depuis plus de trois cents ans, lors d'une migration des tribus nomades le long de la vallée du Rhône puis de la côte ; ils rejoignaient les Celtes

³ La **mouche de l'olive** (*Bactrocera oleae*) est un ravageur qui est responsable de dégâts substantiels dans le bassin méditerranéen.

⁴ Chez les Celtes, comme chez les Romains, les nobles protégeaient des familles pauvres en échange de divers services.

déjà implantés depuis plus longtemps encore. Rapidement, les nouveaux venus s'étaient mélangés à la population autochtone, une certaine hiérarchie s'était créée sans combat : les natifs du pays, paysans en général, se nommaient eux mêmes "les Enfants de la Grande Mère" [C]. Ils étaient heureux de se placer sous la protection des guerriers armés de fer. Ils ont accepté de travailler pour eux sur une partie de leur terre et les ont choisis, la plupart du temps, pour chefs. Petit à petit, les mariages ont réalisé la symbiose des deux peuples.

Son père, par contre, était un "étranger", un "cousin du nord", comme disaient les Celtes qui habitaient le sud de la Gaule depuis des générations. Ils retrouvaient dans la langue et les coutumes de ces tribus les vestiges de celles de leurs ancêtres, avant qu'ils ne se mélangent aux indigènes du pays et ne perdent une partie de leur identité, en devenant le peuple des Salyens[D] .

Au retour d'une campagne de guerre pendant laquelle il s'était loué comme mercenaire auprès de Rome, il s'arrêta à La Courtine et connut sa mère. Il la ramena dans ses montagnes, le pays des Arvernes. Mais alors que Lugis avait six ans, une terrible épidémie l'avait laissé unique survivant de sa famille. Son oncle Smertorix était venu le chercher et depuis, il habitait la cité des Camatulici⁵.

Avila, au contraire, était une descendante des Enfants de la Grande Mère, d'une des plus illustres familles qui comprenait de grands chefs et de grands chamans dont les histoires faisaient encore rêver les jeunes à la veillée...

- Lugis ! Lugis !

- Que se passe-t-il Mauro ? demanda Lugis à l'homme brun et trapu qui arrivait essoufflé.

⁵ Tribus celto-ligures qui habitaient la région de Toulon, jusqu'aux Maures. Elles faisaient partie des peuples Salyens.

- Un bateau phocéén a été aperçu par les guetteurs près des îles Stoechades⁶, il va certainement vouloir s'abriter pour la nuit dans le port de Tauroentum⁷. Nous allons leur faire payer les droits de passage. Tu viendras avec nous ?

- D'accord. Vous ne partirez pas avant le milieu du jour ?

- Non. Le vent est faible, ils vont devoir ramer, ils ne parviendront pas au port avant la fin de l'après-midi. Nous avons tout notre temps. Le carnyx⁸ sonnera le rassemblement.

- Entendu. Tu peux dire à Ésus que je serai là.

- Tu seras prudent Lugis ? Je n'aime pas trop ce genre d'expédition, murmura Avila.

- Ne t'inquiète pas, il n'y a pas de danger. C'est la tradition ; les Phocéens ont l'habitude et je pense même qu'ils trouvent cela normal. Ils utilisent la protection de notre rade, l'eau de notre source, il est juste qu'ils nous dédommagent.

- Oui mais, l'atmosphère et les échanges deviennent de plus en plus tendus. Ésus soutient les tribus qui veulent que les Grecs leur donnent plus d'avantages, qu'ils paient des taxes puisqu'ils habitent notre pays.

- Je sais bien et cela ne me plaît guère à moi non plus. Les Phocéens ont une armée puissante et l'amitié des Romains qui sont de grands guerriers. De plus, je trouve curieux qu'on dise que les Grecs ne sont pas chez eux ici, alors qu'ils y sont installés depuis bien plus longtemps que la plupart des Celtes. Bien sûr, ces derniers se sont intégrés aux Fils de la Grande Mère, les vrais propriétaires du sol ; ce qui n'est pas le cas des Grecs qui les regardent toujours comme des barbares incultes. Mais cela suffit-il à justifier nos prétentions ? Ai-je plus de droits sur le pays, moi qui suis arrivé à La Courtine seulement depuis dix-huit ans, qu'un Phocéén qui habite à Massalia⁹ depuis dix-huit générations ?

⁶ Îles d'Hyères.

⁷ Le Brusuc, près de Sanary.

⁸ Trompe de guerre en bronze.

⁹ Marseille

- Mais toi, mon petit mari, tu as épousé une vraie fille de la Grande Mère dont la famille vit ici depuis la création des temps. Et, bien que tu sois un affreux étranger venu du nord, un monstre aux cheveux blonds et aux yeux bleus, j'espère que nos dieux ancestraux te protégeront de tout mauvais coup, ajouta-t-elle en lui tendant affectueusement ses lèvres.

Quand le son du carynx retentit, il se dépêcha de rejoindre le groupe des cavaliers qui se dirigeaient vers la crique où les Phocéens allaient certainement relâcher pour la nuit.

Les chevaux piaffaient d'impatience, tout excités de quitter le pâturage pour une course aux allures guerrières. Une bonne distance séparait La Courtine de la côte, aussi eurent-ils le temps de faire quelques galops effrénés comme les aimaient bêtes et hommes.

La vue à partir de l'oppidum [E] était si étendue que les bateaux mettaient plus d'une journée pour parcourir la portion de mer qui se déployait devant ses murs. Or, la galère venait de doubler le Grand Cap¹⁰, elle était encore assez éloignée de sa destination. Cela permettrait aux guerriers de se reposer un moment, avant d'intervenir.

Le petit port était entouré d'un rempart, la plupart des cavaliers resteraient à l'extérieur. Seule, une délégation de quatre membres accompagnerait Ésus pour réclamer les droits de péages. Les autres resteraient prêts à pénétrer dans la cité si le besoin s'en faisait sentir. Mais les tractations de ce genre ne présentaient pas un caractère vraiment belliqueux ; les Camatulici ne portaient pas leur maquillage de guerre : visage et corps peints à l'ocre, cheveux raidis à l'argile.

La poignée de soldats hellènes, habitués à ces palabres, connaissaient bien les hommes qui avançaient, ils ne pensèrent même pas à les empêcher d'entrer dans leurs murs. Ils se mirent tranquillement à discuter avec eux, ils s'informaient sur la prochaine récolte de blé, s'étonnaient de la canicule si précoce cette année...

La galère ne tarda pas à se présenter et à jeter l'ancre à une encablure du port. Un appontement de bois avait été installé depuis fort longtemps car le comptoir grec était une étape fréquente pour les bateaux, dans cette partie de la Méditerranée. Ici, on embarquait aussi l'huile et le blé de la

¹⁰ Cap Sicié, à l'est de Toulon

grande cité agricole qu'était La Courtine. Mais la rade était peu profonde, seules les chaloupes pouvaient y accéder.

En général, quelques marins descendait du navire afin de se réapprovisionner en eau douce. L'entrepôt et les cabanes du hameau ne présentaient pas un intérêt suffisant pour les Phocéens, habitués à plus de luxe. Ils n'avaient surtout pas très envie de se trouver nez à nez avec un barbare Ligure. Or, aujourd'hui, à l'étonnement de tous, un Grec, richement habillé, insistait pour prendre place dans la barque. Cela contrariait visiblement le capitaine, il essayait en vain de l'en dissuader.

Arrivés à quai, les hommes qui portaient des jarres s'avancèrent en direction de la source, un peu inquiets ; ils se doutaient de la présence des Ligures, comme les nommaient les Grecs. Pétridas, le responsable du comptoir, sortit de l'entrepôt pour saluer le capitaine du bateau. Il savait très bien qu'il serait étonnant que ses voisins guerriers ne viennent pas réclamer un tribut. Lui aussi était surpris par la présence du notable.

Quand Ésus apparut, les marins se contentèrent de déposer leurs récipients au sol et attendirent le début des tractations.

Le chef s'avança :

- Vous désirez utiliser notre port et sa source ? Il est juste que vous nous payiez. Nous voulons vingt pièces d'argent.

Le capitaine du vaisseau s'apprêtait à marchander, comme de coutume. Mais le riche voyageur s'interposa :

- Vous n'allez pas avoir peur d'une bande de crève-la-faim ! Battez-vous, ils ne sont certainement pas plus d'une dizaine ! Ils n'ont pas plus de droits que vous sur cette source et le port ne leur appartient pas, il fait partie d'une bourgade grecque. Ne vous laissez pas intimider par quelques barbares ignares qui se prennent pour des pirates !

Et tout en parlant, il avançait vers le chef gaulois, l'air menaçant et dégaina son épée.

Ésus, sans se départir de son calme, regardait le Grec approcher. Puis, avec une rapidité déconcertante, il lui envoya un tel coup de poing au menton que son adversaire se retrouva allongé au sol, à moitié inconscient.

Les marins firent mine de vouloir lui porter secours, le capitaine en

premier ... Mais quand ils virent une cinquantaine de guerriers celto-ligures, bien armés et déterminés, bousculer les gardes à la porte et pénétrer dans le hameau, ils rebroussèrent chemin, et abandonnèrent le matamore sur le sable humide.

Ésus, un moment décontenancé par la tournure des événements, se reprit, il lança aux fugitifs :

- Si vous voulez récupérer ce brillant combattant, vous devrez nous apporter deux cents pièces d'argent !

Pétridas dit d'un air contrarié :

- Tu fais une bêtise, Ésus. Tu t'attaques à un envoyé important des Phocéens, ils ne vont pas le digérer facilement.

- Quand j'aurai besoin de ton avis, je te le demanderai ! En attendant, ne m'énerve pas si tu ne veux pas tenir compagnie à ton copain, au lieu de continuer à t'enrichir sur notre dos, grâce à notre huile et notre blé.

- Ça va, ça va ! Ce que j'en disais, c'était pour ton bien et pour le mien. Personne n'a intérêt à ce que le commerce ne fonctionne plus !...

Quand le cortège des guerriers arriva à l'oppidum, accompagné du Grec obligé de courir derrière un cheval, la curiosité était à son comble ; la population s'était réunie le long des rues étroites jusqu'à la place. Il était rare de voir revenir les hommes de ce genre d'expédition avec des prisonniers. Le Phocéén, malgré sa morgue, semblait étonné par l'importance de la ville et de ses fortifications : des murs en basalte, hauts d'une dizaine de coudées¹¹ et épais de six à huit. Plus il avançait, plus son visage se rembrunissait. Il faut dire que des têtes humaines momifiées et clouées sur les linteaux ornaient le devant des maisons, elles ne semblaient pas très hospitalières. De tels trophées refroidiraient le courage de la plupart des prisonniers.

Sur la place de la ville, les Anciens du Conseil attendaient.

- Enfermez le Grec, intima le chef.

¹¹ Une coudée équivaut à environ 45 cm.

Deux solides guerriers l'emmenèrent.

Un vieillard à la barbe blanche et fournie, s'adressa à Ésus :

- Qu'est-ce qui t'a pris de faire un prisonnier ? Et un riche, certainement, à voir ses habits.

- J'ai pensé, Smertorix, que nous pourrions gagner beaucoup plus en demandant une rançon pour sa libération, plutôt que de mendier quelques oboles contre de l'eau.

- Tu ne crois pas qu'il est dangereux de s'en prendre aux Grecs de cette manière alors qu'ils sont déjà assez excités contre nous ? Entre les tribus qui menacent de mettre le siège devant leurs villes et celles qui se regroupent dans le nord pour être plus fortes ! Si nous commençons à rançonner leurs notables, tu n'as pas l'impression qu'ils risquent de ne pas apprécier ?

- Je me moque éperdument de leur avis. Et je suis étonné qu'un guerrier comme toi trouve le danger choquant. Nous nous sommes suffisamment abaissés devant ces messieurs. Nous en avons assez de lécher la poussière de leurs sandales pour avoir quelques avantages.

- Ils nous ont apporté beaucoup de choses : les techniques de l'oléiculture, la façon de faire du vin, de travailler la pierre, de tourner les poteries ...

- Ouè, mais combien d'esclaves leur avons-nous procurés en paiement, sans parler de nos armes en fer, de notre savon qu'ils apprécient tant et, bien sûr, de l'huile, du blé, des meules en basalte que nous leur fournissons et qu'ils revendent avec un beau bénéfice. Ils n'ont jamais rien donné par pure bonté d'âme. Mais surtout, nous en avons assez de leur façon de nous traiter comme des sous-hommes, des demeurés, des barbares ignares, juste bons à les servir et à nous taire.

- Les jeunes, vous êtes tout feu, tout flamme, mais vous ne réfléchissez pas plus loin que le bout de votre nez. Les Grecs sont riches et puissants. Ils peuvent se payer une nombreuse armée de mercenaires. Ils sont amis des Romains qui peuvent leur venir en aide.

- Nous aussi nous sommes nombreux et aussi bons guerriers que les meilleurs des mercenaires. Les Romains sont loin, et ils ont d'autres chats à fouetter avant de s'occuper d'affaires qui ne les regardent pas.

- Ce que pensent les Romains, nul ne le sait. Qui dit qu'ils n'auraient pas intérêt à s'associer aux Grecs pour se partager notre région ? Et toi Alisanos, qu'en penses-tu ? Les dieux t'auraient-ils inspiré ?

- Les dieux n'aiment pas les Grecs qui, comme le dit Ésus, nous prennent pour des barbares incultes. Mais il serait peut-être plus judicieux d'attendre le bon moment pour attaquer ensemble, toutes les tribus salyennes réunies. Nous aurions ainsi une puissance invincible, commenta le druide.

- Oh ! Les Anciens ! Je vous respecte mais je trouve que vous avez un peu trop tendance à tout voir en noir. Si nous vous écoutions, nous resterions enfermés dans nos demeures à attendre que les Grecs nous tondent comme des moutons ! A ce rythme, nous finirons tous comme esclaves si nous ne leur prouvons pas que nous sommes de vrais hommes avec lesquels il faut compter.

- J'ai bien peur que votre façon d'envisager les choses ne fasse qu'accélérer le processus qui nous fera perdre notre liberté, conclut Smertorix ...

Dans l'assemblée les avis semblaient donner raison à Ésus dans une forte majorité. Aussi, le druide et les autres Anciens se retirèrent, soucieux.

Avila se rapprocha de Lugis :

- Nous rentrons à la maison ?

- Si tu veux. Tu es très pâle. Tu ne te sens pas bien ?

- Pendant qu'Ésus parlait, j'ai à nouveau vu des images de massacres horribles.

- Tu es trop sensible et tout cela t'inquiète. Je reconnais que j'aurais préféré que nous n'emmenions pas le prisonnier. Mais tu sais, en réalité, j'ai plutôt eu l'impression qu'Ésus n'a pas agi de façon préméditée. Il s'est retrouvé devant cet homme, abandonné par les marins, il a donc profité de l'opportunité.

- Il n'y a pas grande différence. Pour les Grecs, il s'agira bel et bien d'un fait de piraterie qu'ils pourront difficilement laisser passer.

- Oui mais ils ont d'autres problèmes plus graves à traiter. Si les tribus du nord se regroupent, Massalia elle-même peut être inquiétée, et à l'est, j'ai entendu dire que certaines colonies grecques auraient aussi des dissensions avec leurs voisins. Ils auront sans doute autre chose à faire que de s'occuper de trop près d'un bonhomme ridicule qui se croyait invulnérable et s'est mis tout seul dans cette situation absurde.

- Enfin, espérons-le.

A cet instant, un jeune homme, surgit d'un recoin de mur :

- Avila, Lugis, puis-je vous accompagner ?

- Bien sûr, Herkios. Tu as l'air anxieux. Qu'est-ce qui t'arrive ?

- Peut-on rentrer chez vous ? Je préfère qu'on ne nous voie pas discuter ensemble.

- Entrons, invita Lugis.

- Je suis très inquiet de la tournure que prennent les événements, commenta Herkios.

- Tu penses, toi aussi, que cela peut dégénérer en bataille ?

- J'en suis persuadé. De plus, l'atmosphère autour de moi devient très lourde. Certains ne me saluent plus et des enfants m'ont même traité de sale Grec et de traître. C'est qu'ils l'ont entendu de leurs parents.

- Pas possible ! Mais tu es né à La Courtine ! Ton père venait de se marier quand il s'est installé chez nous comme commerçant, s'insurgea Avila.

- Je sais bien. Je croyais que tous nous aimaient bien, qu'ils respectaient mon père qui leur avait toujours permis de vendre leur huile et autres marchandises au meilleur prix. Mais il semblerait que certains aient oublié les services rendus pour ne plus se rappeler que des différences. En plus, je me fais du souci pour mon père. Il devait revenir avec une cargaison de produits achetés à Massalia, il devrait déjà être de retour. Je me demande s'il n'aura pas été retenu soit pour sa sécurité, soit par suspicion.

- Si je comprends bien, vous risquez fort d'être pris entre le marteau et l'enclume, supposa Lugis.

- Exactement.

- Je conçois ton inquiétude. J'ai très peur moi aussi, avoua Avila. Depuis quelque temps, je n'arrête pas de faire d'affreux cauchemars où je vois La Courtine subir un siège et un sac. Des scènes d'horreurs me réveillent en sursaut. Je suis sûre que ce sont de funestes présages. Lugis, tu m'as proposé de m'accompagner chez ma grand-mère, j'aimerais y aller demain. J'ai hâte de connaître son avis.

- C'est vrai que tu es la petite fille de la vieille Nannia, se souvint Herkios. Je l'ai entendu dire mais je n'ai jamais compris pourquoi tu n'allais pas la voir ni pourquoi tu n'en parlais jamais, même pas avec nous.

- Mes parents me l'avaient interdit, je ne sais pas exactement pourquoi. Mais depuis que je subis ces rêves terrifiants, quelque chose me dit qu'elle peut m'aider.

- Tu as raison. Elle prévoit l'avenir parfois. Je connais plusieurs personnes à qui elle a dit des choses parfaitement exactes. Mais quand on le lui demande, elle refuse souvent, elle dit que ce don ne se commande pas comme un chien ; il s'impose au chaman au moment voulu.

- Tu la connais ?

- Oui, quand ma mère est tombée malade, elle lui a donné des potions qui l'ont beaucoup soulagée. Mais elle avait averti mon père qu'elle ne pourrait la sauver. Je suis allé plusieurs fois chercher certaines préparations chez elle.

- Voudrais-tu nous y accompagner ? Ainsi nous ne perdrons pas de temps à chercher, les grottes sont nombreuses dans le Destel.

- Avec plaisir ! En plus, peut-être saurai-je ce qu'elle pense de la situation.

- Entendu, conclut Lugis. Retrouvons-nous demain, à l'aube à la porte nord.

2 Nannia

Le lendemain, le temps était superbe. L'aube rosissait un ciel sans nuage et la canicule estivale n'avait pas encore jeté sa chape de plomb sur la nature.

Avila restait toujours un moment éblouie par la beauté du paysage. De l'est à l'ouest, la mer brillait des mille diamants de ses vagues, soulignée par le calcaire laiteux des falaises ; vers le nord, les oliviers, richesse de La Courtine, agitaient l'argent de leurs feuilles entre l'or des champs de blé, le tout enchâssé par l'émeraude des pinèdes en une somptueuse pièce d'orfèvrerie.

L'oppidum se détachait d'autant mieux sur la perspective qu'il était construit en roches volcaniques brun-rougeâtre, alors que les collines avoisinantes sont de calcaire blanc.

La maison du jeune couple était située à l'endroit le plus élevé du plateau, ils se repaissaient souvent de la vue imprenable dont ils bénéficiaient.

Les cigales commençaient déjà leur mélodie. Les jeunes gens retrouvèrent Herkios à la porte de la forteresse, comme prévu. Ils s'engagèrent dans les gorges de la Rèpe, petite rivière au cours capricieux : presque tarie en été, elle pouvait se transformer, après un orage, en rapides destructeurs. Elle avait creusé le calcaire en un défilé aux falaises impressionnantes où la lumière créait des décors mouvants d'une beauté sauvage, quelque peu angoissante. A leur droite, le deuxième oppidum de la région, Évenos, bien plus petit que celui de La Courtine, sorte de nid d'aigle surveillant les alentours, accentuait cette impression.

Le Destel est l'affluent de la Rèpe, encore plus étroit, bordé de grottes habitées depuis des temps immémoriaux. C'était vers une de celles-ci que le jeune Grec conduisit ses amis.

La caverne était sombre, seulement éclairée par une lampe à huile en poterie ; l'entrée était en partie fermée par un mur de rondins de bois qui ménageait une agréable fraîcheur en ces jours de touffeur et facilitait le

chauffage en hiver. Une odeur sucrée de plantes séchées accueillit les arrivants ainsi qu'une voix :

- C'est enfin toi, Avila, il y a longtemps que je t'attends !

La jeune femme, interloquée, s'approcha d'une couche de fougères recouverte de peaux de mouton, sur laquelle était étendue une mince forme :

- Tu es Nannia, ma grand-mère ?

- Oui.

- Comment savais-tu que j'allais venir ?

- Je l'ai longtemps espéré, vainement ; je me disais que, peut-être, tu trouverais le courage de désobéir à ton père. Mais cette fois, j'étais sûre que tu apparaîtrais. Ta mère m'avait avertie.

- Ma mère est morte depuis quatre ans !

- Ne sais-tu pas que les esprits continuent à vivre après la mort ? Et qu'ils peuvent communiquer avec certaines personnes ?

- Bien sûr, mais pourquoi t'aurait-elle parlé alors que vous étiez fâchées depuis des années.

- Tu sais, à la mort, la compréhension des choses est parfois différente. On se rend compte de ses erreurs et on cherche à les corriger. Ta mère a regretté de s'être laissée influencer par ton père. Mais asseyez-vous sur ces tapis, vous serez mieux ; la jonchée n'est plus très fraîche mais elle sent encore bon. Excusez-moi de rester couchée, je me sens un peu faible.

- Tu es malade ? Ne peut-on t'aider ?

- Je ne suis pas malade mais mon âge est grand, mon corps va bientôt libérer mon âme. Cela est normal et ne doit pas vous attrister. J'ai eu une longue vie bien remplie. Quelques peines, bien sûr, mais beaucoup de satisfactions. Je vais bientôt retrouver mon mari, ma fille et de nombreux amis, je ne suis pas à plaindre. Mais ne crois pas que je vais t'abandonner. Je viens de faire ta connaissance, ce n'est pas pour t'oublier aussitôt. Mon esprit, si tu le veux, te suivra et te conseillera ainsi que celui des personnes que tu aimais et qui sont mortes.

- Comment cela est-il possible ?

- C'est une longue histoire. Je ne crois pas que j'aurai le temps de te la conter dans le détail. Mais sache que, dans notre famille, certains dons se transmettent de génération en génération. Tous ne sont pas choisis par les dieux mais ceux qui ont cette chance connaissent instinctivement des sciences ignorées des autres humains : les qualités médicales des plantes, la possibilité de communiquer avec les ancêtres, de lire dans l'esprit des autres hommes, de connaître le passé et l'avenir parfois ... Ta mère n'avait reçu aucun don, elle en était offusquée. Je crois que, sans s'en rendre compte, elle m'en voulait comme si cela était de ma faute. Aussi, avait-elle tendance à ne pas écouter mes conseils. Quand elle a voulu fréquenter ton père, j'ai tout de suite su qu'il était violent et ne respectait pas les dieux, ni ceux des Fils de Teutatès¹² ni ceux de nos ancêtres. Je lui ai déconseillé de le rencontrer, je savais qu'il lui apporterait du tort, qu'elle serait malheureuse sous sa coupe. Elle ne m'a pas crue et a fini par s'enfuir pour vivre à La Courtine avec lui. Sachant que je lisais très bien dans son esprit, ton père a interdit à ta mère de me revoir, il avait peur de l'influence que je pouvais conserver sur elle. J'en ai été malheureuse mais surtout, je m'inquiétais pour l'avenir. Peux-tu me donner un peu d'eau ?

- Tout de suite.

Avila aida sa grand-mère à se soulever pour boire laborieusement le liquide. Elle s'aperçut, alors, à quel point la vieille femme était maigre et faible.

- Ne te fais pas de souci pour moi, dit Nannia. Il est vrai que je n'en ai plus pour longtemps à vivre sur cette Terre mais il faut d'abord que je t'explique le principal. Je sais qu'il y a des bons et des mauvais dans tous les peuples. Pourtant, depuis la venue des nomades du nord, l'esprit guerrier et la violence deviennent des qualités très prisées. Ce sont, de plus en plus, les hommes querelleurs qui dominent, qui influencent les autres. Ton père était de ceux-là. Pourtant, il descendait des Enfants de la Grande Mère. Depuis sa fondation, notre tribu n'aimait pas la violence. Nos ancêtres et nos dieux conseillaient la paix, la tolérance. Mais, petit à petit, on leur a préféré des divinités fières et conquérantes, venues d'ailleurs. Les prêtres de notre lignée ont vu l'évolution des mentalités et en ont été attristés. Les temps vont devenir de plus en plus durs. Ce ne sera plus la paix mais l'épée qui dominera.

¹² Celtes, adorateurs du Dieu Créateur, Teutatès.

Elle se tourna alors vers les deux hommes qui n'avaient pas ouvert la bouche depuis leur arrivée.

- Tu as trouvé parmi les étrangers un très bon mari, aimant et pacifique ; votre ami, Herkios, a aussi le cœur pur. Mais ton père a trompé ta mère dès leurs fiançailles. Il ne la respectait pas et tu as certainement été témoin des coups qu'il lui infligeait quand elle avait le malheur de se plaindre. Comme elle était partie sans notre accord, elle n'avait pas reçu de dot ; il lui reprochait continuellement de ne pas posséder de richesses personnelles comme d'autres femmes et la menaçait de la répudier. A ta naissance, j'ai essayé de reprendre contact avec eux. Je leur ai envoyé des messagers pour que nous fassions la paix. D'autant que je savais que tu avais le Don.

- Que j'avais le Don ? Mais de quelle sorte de don s'agit-il ?

- Celui qui, comme je te l'ai déjà dit, nous a été légué par notre premier ancêtre, Cheval Fougueux. Tu ne le sais pas car tu n'as pas été initiée mais tu connais les propriétés des plantes, tu as aussi la capacité de recevoir des messages des dieux et d'influencer la conduite des gens.

- Je ne me suis jamais aperçue de tout cela.

- C'est normal. Ceci est niché au fond de ta mémoire et ne demande qu'à en sortir. Mais seule, tu peux ne jamais savoir utiliser ce Don. C'est pour cela que je voulais te rencontrer. Ton père n'a jamais accepté ... Pourtant les rêves que tu fais sont prophétiques. C'est bien la preuve de ce que je t'annonce.

- Ils sont prophétiques ? s'interposa Lugin.

- Oui. J'y reviendrai plus tard. Enfin, ta mère a fini par tomber malade, un jour d'hiver où il l'avait obligée à l'accompagner à la côte pour ramasser du sel, comme une esclave. Il y a eu un orage et elle a attrapé la mort. J'aurais pu la sauver mais ton père lui a interdit de faire appel à moi.

- Je me souviens, certains m'ont même demandé pourquoi nous n'avions pas recours à toi. Et, maintenant que tu m'y fais penser, un jour que maman me réclamait à boire, je ne sais pourquoi, j'ai jeté quelques feuilles de ronce dans sa tisane, elle a paru avoir moins mal à la gorge. J'ai pensé que c'était le liquide chaud qui l'avait aidée

mais je n'ai plus osé y ajouter de ces plantes car mon père s'était moqué de moi.

- Et pourtant, la ronce est effectivement très efficace contre les infections de la gorge. C'est la mémoire du Vieux Peuple¹³ qui parlait.

- Quel Vieux Peuple ?

- C'est trop long à t'expliquer. Je n'ai plus la force. J'ai plus urgent à te dire...

Mais Nannia ferma les yeux, comme si elle s'endormait après un trop épuisant effort.

Avila lança un regard inquiet à Lugis qui lui fit signe qu'il ne savait quoi faire. Elle plaça alors sa main fraîche sur le front de la vieille femme qui sembla se réveiller. Elle reprit d'une voix plus faible :

- Il est trop tard ... J'ai encore beaucoup à dire ... Vous ne devez pas rester à La Courtine. Des événements terribles se préparent. J'ai fait les mêmes rêves que toi. Les Grecs et des mercenaires celtes vont attaquer la ville et la saccager. Toi Herkios, tu seras pris pour un traître par les deux camps. Vous, si vous demeurez dans la cité, vous serez tous tués ou emmenés comme esclaves. Le petit Anou sera exécuté à coups de pierres. Il vous faut fuir !

A l'énoncé de cette prophétie, Avila s'était accrochée à la main de Lugis qui paraissait, lui aussi, complètement subjugué par les paroles de la vieille femme.

- Où irons-nous ?

- ...

Nannia semblait de plus en plus épuisée. Avila lui donna encore quelques gorgées. Il fallut un grand moment avant qu'elle ne puisse reprendre la parole. Dans la pièce, on entendait seulement le crépitement de l'huile qui brûlait et les respirations oppressées des jeunes gens. Même le chant des cigales paraissait infiniment lointain, irréel.

-Tu iras où tes pas te guideront. Ne commande pas à tes pieds. La mémoire du Vieux Peuple te mènera où il faut que tu sois, où tu pourras être initiée...

¹³ Voir « Retour aux Sources » du même auteur.

La vieille femme avait du mal à articuler :

- Laissez-moi maintenant, je dois me reposer. Ne pas s'inquiéter pour moi ... Rien de grave ... peut ... m'arriver. Sauver bébé ... Choisi par les dieux ...

Elle s'endormit alors. On pouvait à peine percevoir son souffle léger.

-Tu crois que nous pouvons la laisser ? demande Avila à Lugis ?

- Elle te l'a commandé elle-même. Je pense que c'est une grande dame qui sait ce qu'elle dit.

- Mais elle est seule, elle n'a même plus la force de se nourrir !

- Il me semble que des femmes viennent régulièrement la voir, la rassura Herkios. Tu sais, personne ne t'en parlait car tous savaient que ton père interdisait que tu la voies mais elle est très aimée. Elle a aidé bien des gens qui lui sont reconnaissants.

- Elle a dit qu'elle ne tarderait pas à quitter ce monde mais elle veut que tu fuies sans tarder. Je pense qu'elle sait que d'autres s'occuperont d'elle après sa mort.

La jeune femme déposa un léger baiser sur le front de cette grand-mère qu'elle aurait si peu connue. Ils sortirent de la grotte sur la pointe des pieds, le cœur inquiet de ce qui leur avait été annoncé mais très conscients de la chance qu'ils avaient de savoir ce qui allait advenir à leur ville.

- Ne crois-tu pas que nous devrions parler de cela à la communauté. Si nous nous enfuyions sans rien dire et que ce qui menace se produise, j'aurais l'impression d'avoir trahi mes amis, dit Lugis.

- Tu as raison. Bien que, quelque chose en moi tremble à cette idée, confessa Avila.

- Ne t'inquiète pas, tu n'auras pas à parler, je le ferai. Je sais que tu n'as jamais aimé prendre la parole en public.

- C'est vrai. Je m'affole dès que je dois dire quatre mots devant une assemblée.

- Tu es trop timide, ma petite femme. Et toi Herkios, tu me sembles bien silencieux.

- La prophétie de Nannia résonne encore en moi. Je m'inquiète aussi pour mon père. Si je risque d'être considéré comme un traître, il en est de même pour lui. Savoir où il se trouve en cet instant ?

-Ton père est un malin, cela m'étonnerait s'il ne tirait son épingle du jeu, le rassura Lugis. Ce soir, je vais demander de réunir le conseil afin de leur raconter les prévisions de Nannia. Nous partirons le plus tôt possible après. Il faudra emporter un minimum de bagages. Prendrons-nous des montures ou voyagerons-nous à pied ?

- Ma grand-mère a dit que je devais me laisser guider par mes pieds. Donc, il vaut mieux ne pas avoir de chevaux.

- Sauf pour porter vos bagages, intervint Herkios.

- Nannia t'a dit de fuir, toi aussi, mais elle n'a pas précisé où. Penses-tu nous suivre ou retourner vers une colonie grecque ? s'informa Avila.

- Je ne sais. Je ne suis pas sûr d'être bien reçu dans mon peuple. Mais, si je vous suis et que tes pas te dirigent vers des tribus celto-ligures, ce ne sera pas mieux.

- Sauf si tu ne dis pas que tu es Grec, suggéra la jeune femme. Tu es brun comme beaucoup des Enfants de la Grande Mère et tu parles sans l'accent caractéristique des gens de Massalia et des autres colonies. Habillé à la manière celte, tu passerais inaperçu.

- C'est vrai, j'ai toujours vécu à La Courtine et pas parmi les colons grecs.

- Enfin, conclut Lugis, tu as l'après-midi pour réfléchir.

- Et toi, n'auras-tu pas de mal à laisser ta belle oliveraie, ton oncle, tes amis ?

- Pour moi, rien n'est plus important que ma famille. Des amis, des champs, nous en trouverons ailleurs. Mais si tu veux nous accompagner cela me fera très plaisir. Tu es comme un frère pour moi.

En fin d'après-midi, Avila sortit de l'oppidum pour s'isoler afin de penser à tout ce que lui avait appris sa grand-mère. Elle se dirigea vers un endroit où elle aimait à venir se réfugier parfois. C'est ici qu'elle donnait rendez-vous à Lugis quand ils se retrouvaient en cachette, au début de leur amour.

Aujourd'hui, ses sentiments étaient bien éloignés de la douce euphorie qui présidait à leurs entrevues. Elle se sentait terriblement inquiète quant à leur avenir et celui de bien des gens qu'elle aimait et qu'elle devrait abandonner. En même temps, elle éprouvait de l'excitation et de l'angoisse à cause de ce "Don" qu'elle posséderait sans jamais l'avoir soupçonné. Elle essayait de se remémorer toutes les paroles de sa grand-mère. Il y avait une phrase surtout qui la laissait sceptique : «Tu as la possibilité d'influencer la conduite des gens.» Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

A cet instant, elle aperçut Herkios qui s'approchait.

- Tiens, Avila, toi aussi tu avais besoin de solitude ?

- Oui, je voulais réfléchir tranquillement à tout ce que nous a appris ma grand-mère.

- Je te dérange alors, je vais te laisser.

- Non, tu ne me déranges pas, au contraire. As-tu décidé de ce que tu vas faire ?

Le jeune homme resta silencieux un moment. Il s'assit sur la même souche d'arbre qu'Avila mais continua à se perdre dans ses pensées. Puis, il se décida :

- Avila, avant de faire mon choix, je voudrais te confier quelque chose.

- Parle.

- Je te connais depuis toujours, nous avons à peu près le même âge. Mon père appréciait peu le tien mais aimait beaucoup ta mère. Juste avant que toi et Lugis annonciez vos fiançailles, j'avais parlé à mon père. Tu sais qu'il n'est pas habituel que les Grecs se marient avec des Ligures, aussi, il fallait que je demande d'abord son accord, que je lui explique mes sentiments. Voilà, je t'aimais depuis des années et je voulais t'épouser. Mon père n'a pas dit non, il n'est pas sectaire comme la plupart des Hellènes, il apprécie ton peuple. Mais le

lendemain, vous annoncez à tous votre prochain mariage. Je me suis tu ...

La jeune femme, très gênée, ne savait plus quelle attitude adopter. Elle ne dit mot. Herkios poursuivit :

- Nous vivons une époque très dangereuse ; en supposant qu'il arrive un malheur à Lugis, puis-je avoir un espoir que tu t'intéresses à moi ? Si tu me dis oui, je viendrai avec vous, sans te reparler de mes sentiments, bien sûr, je respecte énormément ton mari qui est aussi mon meilleur ami. Mais si tu me dis non, je retournerai plutôt près de mon peuple.

- C'est une lourde responsabilité que tu me donnes. Je n'ai jamais pensé à toi autrement qu'avec amitié, j'aime mon mari. Je ne peux absolument pas te dire quels seraient mes sentiments si je me retrouvais veuve. Mais je dois te confier que j'ai l'impression qu'il faut que tu nous suives. Que tu cours moins de dangers avec nous.

Herkios, prenant ces paroles pour un encouragement, la fixa d'un regard émerveillé. Il lui prit les mains et, sans qu'elle s'y attende, il se pencha et l'embrassa sur les lèvres.

Elle se recula aussitôt, le grondant :

- Tu es fou ! Que cela ne se reproduise jamais !

A cet instant, elle vit Lugis, il se précipitait vers eux, rouge de colère et, sans leur laisser le temps de donner la moindre explication, il envoya un coup de poing énergique au Grec qui tomba à terre :

- Ah, c'est comme ça que tu envisages l'amitié ! Tu attaques traîtreusement ma femme dès que j'ai le dos tourné ? Fiche le camp ! Je ne veux plus te voir ! Ne compte pas sur moi pour te défendre si, comme je le pense, quelques excités s'en prennent à toi. Tu ferais bien de déguerpir avant que je te transforme en bouillie !

Le jeune homme, la tête basse, s'en alla sans répondre.

Avila dit alors, le plus doucement possible :

- Je crois que son geste n'était pas très grave, tu sais. Il venait de me dire qu'il m'aimait depuis toujours mais qu'il te respectait infiniment et ne me parlerait plus jamais de cela.

- Il a une drôle de manière de me respecter et si je ne t'avais pas entendu le reprendre vertement, j'aurais pu croire à un rendez-vous amoureux.

- Je t'assure qu'il n'en était rien. Mais je crois que les derniers événements ont dû exacerber sa sensibilité et le conduire à une attitude inhabituelle et exagérée.

- Peut-être, mais tu comprends que je ne me vois pas partir, demain, tranquillement avec lui, après ce qui s'est passé.

- Je le comprends tout à fait. J'espère seulement que nous ne l'envoyons pas à la mort...

Au coucher du soleil, à la demande de Lugis, la population, se réunit sur la place de la cité, devant le portique des dieux protecteurs. Les crânes des anciens chefs, exposés dans des niches creusées le long des piliers, semblaient les contempler et, peut-être, les juger de leurs yeux vides. Des statues, placées de chaque côté, les mains appuyées sur des têtes coupées, rappelaient la coutume celte d'embaumer la tête de leurs ennemis à l'huile de cade.

Seuls les nobles, les cavaliers, prenaient part aux débats du Conseil ; les paysans pauvres et les femmes s'asseyaient à l'arrière. Ils pouvaient pourtant, parfois, être appelés à témoigner.

Lugis se leva pour parler. Avila ne put s'empêcher de l'admirer une fois de plus. Sa blondeur semblait resplendir dans le soleil couchant. Ses longs cheveux¹⁴, coiffés en nattes élégamment enroulés autour de sa tête, lui faisaient comme un casque d'or. Ses muscles puissants et sa haute taille n'empêchaient pas l'impression de douceur et d'intelligence qui émanaient de sa physionomie. Mais c'était surtout sa prestance qui était remarquable, il n'avait pas besoin d'élever la voix pour que le silence

¹⁴ Contrairement à ce que l'on pensait, les celtes arboraient souvent des coiffures très élaborées et portaient grand cas à leur apparence : bijoux, habits... Il n'y avait que pendant les batailles qu'ils épaississaient leur chevelure avec de l'argile et prenaient une allure hirsute pour effrayer leurs ennemis.

s'installe. Il déclara calmement :

- Habitants de La Courtine , Avila et moi voulons vous informer d'une prophétie que nous a énoncée Nannia, ce matin, et qui vous concerne tous. Elle a prévu le sac de la ville et le fait que la plupart des habitants seront tués ou emmenés en esclavage, sous peu. Les dieux ne nous soutiendront pas, ils ne nous encouragent pas à la lutte. Elle nous a conseillé de fuir la région, rapidement. Mais nous ne voulions pas partir avant de vous prévenir du danger.

Un murmure angoissé se fit entendre. Ésus se dressa alors :

- Comment se fait-il que vous soyez allés voir Nannia, alors que tout le monde sait que ta femme ne connaît même pas sa grand-mère?

- Depuis quelque temps, Avila fait des cauchemars très éprouvants dans lesquels elle voit, elle aussi, des scènes de désastre. C'est pourquoi elle est passée outre à l'interdiction de ses parents et nous sommes allés demander conseil à Nannia.

- On est frais si les guerriers se laissent intimider par des rêves de bonnes femmes ! Tu ne crois pas que tu ne fais pas très sérieux, Lugis ?

Smertorix qui, déjà la veille, avait reproché au chef la capture du Grec , demanda alors la parole :

- Nannia est connue pour la véracité de ses prophéties. Plusieurs d'entre nous peuvent en témoigner. Il ne faut pas traiter à la légère les messages des dieux.

Un murmure d'assentiment passa parmi les auditeurs. Ésus intervint à nouveau :

- Encore faudrait-il que nous soyons sûrs que Nannia a bien donné ces prévisions.

- Mettrais-tu ma parole en doute ? s'insurgea Lugis.

- J'ai été averti par des gardes qu'on vous avait vu, effectivement, partir ce matin, dès l'aube, en compagnie du Grec Herkios dont les motivations sont plus que douteuses !

- Qu'est-ce qui vous permet de le suspecter ? Il est, bien sûr, d'origine grecque mais il est né à La Courtine et depuis, il vit avec nous, comme nous, il a ses amis ici, non à Massalia.

- Tu le défends bien mais tout le monde connaît tes talents d'orateur, tu as été béni par Ogmios, le dieu de l'éloquence.

Mauro se leva :

- Je ne comprends pas ton attitude, Ésus. Tu as l'air de soupçonner Lugis de trahison. Sa famille est princière, il a toujours été un bon guerrier et je ne vois pas ce qui motive ton attitude. Avila descend d'une des plus anciennes souches de cette région, pour quelle raison passeraient-ils aux Grecs ?

- Tu es naïf, mon pauvre Mauro, l'argent suscite certaines bienveillances.

Lugis, rouge de colère, se précipita sur Ésus pour le frapper :

- Je vais te faire rentrer tes accusations dans la gorge.

Plusieurs hommes s'interposèrent pour retenir les antagonistes.

Smertorix demanda sévèrement à Ésus :

- On n'accuse pas un guerrier de trahison sans preuve, Ésus, quelles sont les tiennes ?

- Avila et Lugis n'ont jamais soutenu le parti de ceux qui entendent se faire respecter par les Grecs en les combattant.

- Moi non plus, ajouta le vieillard, et tu ne m'accuses pas pour autant, j'espère ?

- Ce sont de grands amis d'Herkios.

- J'en connais d'autres dans cette ville mais qui sont moins courageux. Ils renient leur amitié depuis que les Grecs sont mal vus, intervint Mauro.

- Ils n'ont jamais rendu visite à Nannia, poursuivit le chef et, curieusement, aujourd'hui, ils vont, soi-disant, la voir. Or, nous avons capturé un otage qui pourra nous valoir une superbe rançon mais peut-être quelques ennuis avec les Massaliotes. Et elle veut que nous nous écrasions à nouveau devant ces colonisateurs si nous ne voulons pas encourir les foudres des dieux !

- Nannia n'a pas parlé de justice divine, corrigea Lugis, elle a seulement dit que l'avenir de La Courtine lui était apparu en rêve tel que je vous l'ai décrit.

Ésus haussa les épaules et répliqua :

- Le plus curieux, voyez-vous, c'est que des femmes sont allées, cet après-midi, auprès de la vieille, comme elles le font régulièrement, et elles l'ont trouvée morte !

A ces mots, Avila ne put retenir un cri. Dans l'assistance, les murmures enflaient, une forte désapprobation dominait.

Les défenseurs de Lugis, Mauro et Smertorix, semblaient décontenancés.

La timide Avila prit alors la parole à la stupeur de tous. Elle avait des larmes plein les yeux mais sa voix était forte :

- Ma grand-mère était en vie ce matin mais très faible. C'était la première et la dernière fois que je la voyais mais elle m'attendait pour me dire de fuir cette ville que la guerre va frapper. Vous savez qu'elle n'a jamais aimé la violence, elle m'a même expliqué que c'était à cause de cela qu'elle s'était brouillée avec mes parents. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle nous délivre ce message. Elle ne nous a pas demandé, d'ailleurs, de vous en faire part, elle devait connaître l'état de votre cœur ; mais Lugis a pensé que, si quelques-uns seulement écoutaient ses conseils, cela valait la peine d'essayer. Nous n'aurions jamais imaginé être taxés de trahison !

Elle s'assit épuisée. Ses mots avaient fait un grand effet sur l'assistance, ils avaient un tel accent de sincérité !

Smertorix en profita pour appuyer :

- Ta preuve, Ésus, n'en est pas une. Si Nannia était morte cet après-midi, cela ne veut pas dire qu'elle était, ce matin, dans l'impossibilité de délivrer sa prophétie à Avila.

Le silence se fit lourd. Puis le chef reprit la parole :

- Ce que je constate, c'est que si nous laissons quelques couards nous influencer, bientôt nous deviendrons vraiment des sous-hommes

comme le pensent les Grecs. Ils n'auront qu'à se servir et nous emmener comme esclaves.

Puis se tournant vers Lugis :

- Puisque, paraît-il, vous n'êtes pas des vendus mais seulement des lâches, suivez les conseils de Nannia, fuyez, nous ne vous regretterons pas ! Ici, demeureront seulement les vrais hommes, ceux qui n'ont pas peur de la mort ...

Lugis prit Avila par les épaules et sortit du cercle sous des regards désapprobateurs ou soupçonneux, parfois peiné.

Smertorix s'avança vers eux :

- Partez les enfants, écoutez la parole de Nannia. Je n'ai jamais entendu dire qu'elle se soit trompée.

- Et toi, mon oncle, ne veux-tu pas venir avec nous ? s'inquiéta Lugis.

- Je suis trop vieux. Je risque plus le long des chemins que dans cette ville. Mais vous avez ma bénédiction. Quitter La Courtine n'est pas de la lâcheté. Pour progresser, agir, il faut toujours choisir la vie, pas la mort. Quand j'étais jeune, je pensais que les dieux de Nannia étaient des divinités d'esclaves, de paysans, qu'ils n'apprenaient qu'à se soumettre et je trouvais les nôtres supérieurs. Maintenant, avec le temps, je comprends mieux la sagesse de leur doctrine. Ne pas combattre avec les armes mais avec l'esprit me paraît le summum de l'intelligence et de l'efficacité...

Quand les jeunes gens se retrouvèrent chez eux, Avila commença par donner le sein à Anou.

Lugis regardait cette scène paisible, éclairée par la lueur tremblante et dorée de la lampe à huile. Il voulait se remplir les yeux et l'esprit de toute cette beauté calme, sachant que, peut-être, ils ne la retrouveraient pas de sitôt.

Il admirait l'ovale parfait du visage d'Avila penchée vers son bébé. Elle avait conservé le voile qui cachait ses cheveux pour le conseil, il

préférerait quand elle les laissait en liberté et que le soleil faisait vivre les reflets de flammes qui animaient leur brun chaud. Se sentant observée, elle leva les yeux vers lui. Il reçut comme une offrande le regard vert, constellé d'étoiles d'or. Elle lui dédia alors ce qu'il aimait le plus en elle, son merveilleux sourire aux fossettes mutines ; le même qui, déjà dans leur enfance, faisait fondre son cœur et le rendait, lui, le grand garçon, le futur guerrier, prêt à obéir au moindre désir de ce petit bout de femme aux allures d'écureuil timide.

- Tu as été merveilleuse tout à l'heure, ma douce. Je ne te reconnaissais plus. On aurait dit une louve en train de défendre ses petits.

- Je crois qu'il y avait un peu de cela. J'étais tellement hors de moi à cause de ce qu'ils osaient dire que je ne me suis plus contenue. J'avais très peur à cause des insanités dont ils t'accusaient. Je devais te défendre ... J'ai eu aussi l'impression que ce n'était pas tout à fait moi qui parlais. Je crois que l'esprit de ma grand-mère m'a aidé, comme elle me l'avait promis. Mais cela a dû être dur pour toi de te faire traiter de lâche par cet idiot d'Ésus. Je sais que si tu pars, c'est parce que tu as peur pour nous, pas pour toi et je t'en suis infiniment reconnaissante.

- Il est vrai que je ne veux pas jouer avec ta vie et celle de notre bébé chéri. Mais ce n'est pas uniquement cela ; je n'ai jamais approuvé la violence gratuite et je ne suis pas du tout sûr que, ce qui se prépare, pour des raisons de fierté de quelques chefs irréflectifs, ne se retournera pas contre tout notre peuple. Enfin, il faut maintenant nous dépêcher de partir car je ne jurerais pas qu'Ésus ne changera pas d'avis avant demain matin et ne se décidera pas à nous retenir.

Avila plaça son enfant dans un panier conçu exprès pour pouvoir être porté sur le dos. Elle rangea quelques vêtements dans un balluchon, un sac de cuir renfermait leurs économies sous forme de pièces d'argent. Lugis, lui, se chargea d'un chaudron pour la cuisson de leurs repas chauds. Il emportait de la viande salée, du poisson et il retira un sac de blé du dolium¹⁵. Une outre d'eau, une tente légère qui leur permettrait de s'abriter la nuit et une couverture complétaient leur équipement.

¹⁵ **Dolium**, dolia : Grandes jarres pouvant atteindre une contenance de 900 litres, dans lesquelles on entreposait les vivres, notamment les céréales. Elles étaient, en général, enterrées dans la pièce d'habitation.

- Nous prendrons un cheval robuste pour transporter le matériel et Raï par précaution, en prévision d'une trop grande fatigue. Mais nous cheminerons à pied, comme l'a conseillé Nannia.

- Tu as raison d'emmener Raï, c'est autant un ami qu'une monture. Où que nous nous installions, nous serons heureux de l'avoir avec nous.

Avant de sortir, Avila jeta un regard ému à sa demeure, témoin des jours heureux. Elle ne pouvait emporter bien des objets dont elle était fière : son métier à tisser, sa meule rotative en basalte, ses vases grecs, sa belle plaque de foyer décorée de sculptures ... Elle sentit son cœur se pincer un peu. Mais ce à quoi elle tenait le plus, son mari et son enfant, partait avec elle, que désirer de mieux ?

Ce fut d'un pas alerte qu'elle franchit le seuil. Juste le temps d'embrasser affectueusement Pita, trop vieille pour les suivre (elle demeurerait avec Smertorix) et ils se dirigèrent vers la poterne.

Profitant de la nuit, sans bruit, ils s'éloignèrent de l'oppidum, chargés de leur bébé tout juste âgé d'une lunaison, ils ne savaient vers quelles aventures les guiderait la mémoire du Vieux Peuple.

Vous trouverez la suite d'Avila en suivant ce lien :

<http://www.leseditionsdunet.com/roman-historique/2157-avila-eve-melan-9782312020839.html>